

2007

06

CRYPTOGRAPHIES LACANIENNES

Inédit.

C'est dans la **réduplication du sujet** par le signifiant qu'est le ressort du conditionnement positif dont Jones poursuit la quête pour ce qu'il appelle le vrai symbolisme, celui que l'analyse a découvert dans sa constance et redécouvre toujours nouveau à s'articuler dans l'inconscient. Car il suffit d'une composition minima de la batterie des signifiants pour qu'elle suffise à instituer dans la chaîne signifiante une duplicité qui recouvre sa réduplication du sujet, et c'est dans ce **redoublement du sujet** de la parole que l'inconscient comme tel trouve à s'articuler: à savoir dans un support qui ne s'aperçoit qu'à être perçu comme aussi stupide qu'une **cryptographie** qui n'aurait pas de chiffre.

Jacques Lacan, *Écrits*, p.710-711.

Généralités

La psychologie enseigne les modalités de production et d'interprétation des dessins d'enfants, par exemple. Ce qu'on ne parvient pas à dire on le dessine. La maison c'est la maman, les fenêtres sont ses yeux, la porte sa bouche. Les uns et les autres peuvent manquer ou se trouver marqués par divers signes, etc. Il arrive même que les dessins d'enfants soient parsemés de chiffres et de lettres.

De son côté, Freud montre que les images du rêve sont une manière de bande dessinée censée illustrer un récit. Il y lit les effets d'une censure. Certains parmi les personnages mis en scène dans le rêve se décomposent ultérieurement en une myriade d'autres figures. A propos de ces personnages composés, *Mischungspersonen*, Freud parle de condensation et de déplacement. Pour Lacan, le personnage de Hitler est trahi par sa moustache, l'objet métonymique. Lorsque papa rouspète, s'énerve, tonne, le rêve fait usage de métaphores météorologiques. Le rêveur éprouve des difficultés à exprimer certaines choses, notamment les relations logiques dans son rêve. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, précise Lacan, on rencontre des effets de cryptographie. Les termes ou les signifiants utilisés sont généralement ceux d'une langue morte.

Lacan a recours à ce genre de procédé dans son Séminaire. Parfois il s'arrange pour vendre la mèche. Il nous indique à plusieurs reprises que « vérité » en hébreu, et donc dans une langue morte, se dit *EMETH*. Par conséquent, lorsque la vérité, cette petite sœur de la jouissance, montre le bout de son nez, il notifiera que quelque chose s'émet. Il ajoute : (*Le Séminaire*, Livre XIV : La logique du fantasme; Leçon II 22 novembre 1967): « le savoir, en certains points qui peuvent bien sûr être toujours méconnus, fait faille. Et ce sont précisément ces points qui, pour nous, font question sous le nom de vérité ». Notons que le capitonnage de deux domaines de signifiante (ceux de l'hébreu et du français) par le signifiant *EMETH* favorise l'amarrage de la signification, alors qu'elle souffre généralement du « bougé » que lui confère le glissement habituel du signifié sous le signifiant. D'autres exemples de ce genre de capitonnage peuvent apparaître fortuitement à un lecteur de Lacan un tant soit peu attentif. Ainsi dans l'expression « mettre à plat », fréquemment utilisée par Lacan quand il s'agit de couper dans une étoffe topologique, il y a un terme dont on peut faire tout un plat. En grec « plat » renvoie à *Πλατων*, topologue avant la lettre, qui ouvrait largement la bouche en parlant (*πλατιάζω*), comme les Doriens. Mais aussi a *πλατη*, terme qui signifie la catégorie : surface large et plate; catégorème où viennent

se ranger : l'extrémité plate de la rame, la houlette à bout plat du berger, la feuille de papier, la partie plate de la queue de certains palmipèdes, l'omoplate. Notons que *πλατείου* désigne la planchette (ou l'omoplate) sur laquelle était écrit le mot de guet. Parions que pour Lacan la mise à plat d'un nœud devait révéler le nom de la *trigger zone* de l'angoisse et donc de sa trace et de son pli dans l'Autre. Par ailleurs, dans le *Vocabulaire européen des philosophies* est mentionné le verbe grec *ta hapla*, dans le contexte que voici (p.604):

« Le composé de l'intellect matériel et de l'intellect agent, qu'Averroès appelle intellect produit (factus) n'est pas une faculté mais un acte ou une activité (c'est-à-dire 'l'intellection des indivisibles', selon Aristote *ta adiairéta, ta hapla τὰ ἀπλᾶ*, et celle des composés, objets du jugement) ».

On sait que mettre à plat l'indivisible du fantasme n'est pas une mince affaire. La lecture de Freud nous ayant toujours été profitable nous trouvons dans le rêve dit 'de la monographie b/Votanique' le terme cyclamen dont l'équivalent grec est *kuklaminos*. Or, en slave, *kukla* connote la poupée et l'on voit aussitôt se profiler ici Françoise Dolto avec sa poupée-fleur. D'où les efforts que fait Freud dans son rêve pour s'écarter de cette signification, surtout que parmi les primulacées il a aussi le mouron rouge et la primevère. Dans sa fuite il hésite entre les crucifères et les composées. Il opte pour l'artichaut. C'est un choc! En allemand bien entendu (*Artischocke*). La poupée *kukla* insiste pour être effeuillée comme un artichaut. Chose que souligne un souvenir où la sœur cadette de Freud restera pour toujours indissociable du livre qu'on effeuille. Ainsi vont les passions sous-tendues par un dessein, coloré et encarté, qui résiste au décryptage. Les rêves personnels de Freud fourmillent de citations latines et l'on voit pourquoi. Pour ma part, et puisque Lacan avoue que son conscient et son inconscient se partagent par moitié ce qu'il ronchonne, je m'autorise à lire son séminaire comme le récit d'un rêve. Sachant l'importance qu'il accorde au Fort/da en tant que paire ordonnée du type (présence, absence), ou +, - (plus, moins) ou encore (pair, impair), ou (pile, croix) selon Pascal, notamment en ce qui concerne le jeu de la répétition; étant averti de ce que chacun de ces couples de termes est susceptible de représenter la paire entière; soupçonnant que tout un chacun veille tout spécialement à tenir secret sa propre façon inconsciente de nommer cet attelage signifiant primordial; ayant entendu Lacan proférer que l'inconscient sait, mais ne sait pas qu'il sait, et que la cure a justement pour finalité de le lui faire savoir; j'ai fait une hypothèse concernant les deux *ails* de la mandorle lacanienne. Je l'ai mise à l'épreuve de l'ordinateur.

D'un décryptage très particulier

En effet, sur le corpus que j'ai déjà utilisé pour trouver les occurrences du mot « mystique » dans l'enseignement de Lacan, à savoir l'ensemble des ses séminaires plus les *Ecrits*, j'ai recherché l'éventualité de la présence des signifiants URIM et TUMMIM. C'est une expérience scabreuse mais je ne suis pas mécontent du résultat. Ce qui tendrait à confirmer l'adage que les expériences vont toujours dans le sens du désir des expérimentateurs. Bref, URIM apparaît seize fois, dont treize fois sous la forme de **urim**position (épissure A#B) et trois fois en **surim**pression (jonction A/B). Il y a lieu de répertorier et d'ajouter à cette liste les endroits où Lacan parle de palimpseste, puisqu'en l'occurrence il s'agit d'un cas de surimpression. Sans compter, évidemment, les passages où il est question de « franchissement » au sens de l'épissure. Les exemples que le corpus lacanien fournit vont: de la jonction-occultation-éclipse d'une dimension RSI par une autre, notée surimpression (A/B), à l'épissure-fusion, notée surimposition (A#B). Dans ce dernier cas l'une des dimensions est absorbée-substituée par l'autre. La recherche à partir de TUMMIM

n'a pas été aussi fructueuse, à moins d'admettre le terme **pantomime** comme relevant des possibles. Demeure la question : pourquoi suis-je parti (pour ma recherche) des signifiants *urim* et *tummim*? La réponse est en partie dans le livre de H. RINGGREN, *La religion d'Israël* (1966, Payot, Paris). A la page 220 nous lisons ceci :

« *Urim et tummim* est un objet destiné au tirage au sort /.../. I Sam. 14, 41 s. (LXX) permet de voir qu'il s'agit de deux objets grâce auxquels on choisit l'un des membres d'une alternative : qui est coupable : Saül et son fils Jonathan, ou bien le peuple? Si *urim* sort, la première réponse est bonne, si c'est *tummim* c'est la seconde. On se les représente généralement comme des pierres conservées dans une poche, ou peut-être comme des bâtonnets /.../. On ne sait ce que signifient littéralement les mots '*ûrim* et *tummim* /.../; mais, peut-être ne figuraient à l'origine, sur les pierres, que la première et la dernière lettres de l'alphabet hébreu, le *aleph* et le *tâw*, et les a-t-on comprises plus tard comme les initiales de ces mots. »

Ceci nous renvoie à l'usage que fait Lacan de l'alpha et oméga des Ecritures. Mais aussi aux bâtonnets du Yi King et à tous les instruments de tirage au sort, et donc d'invocation, de jeu de mourre, d'art divinatoire, de décision et d'ordalie. Le couple de signifiants *urim* et *tummim* convient tout à fait pour désigner ce « lot de signes où se joue le fatum humain » que Lacan évoque dans son texte « Ou pire ... » (*Scilicet*, n°5, p.9). Lacan parle volontiers de « renversement » dans la phrase, le sujet et l'objet échangeant leurs places comme dans les formules que Freud nous a léguées à propos de la psychose. Voici un échantillon de ce que Lacan articule à propos de ce renversement (L03, Leçon du 18 janvier 1956, p.104) :

« En somme le schéma que Freud nous donne pourrait se résumer d'une façon conforme aux formules qui nous ont été données dans ce texte même: /.../ je ne l'aime pas, je le hais, avec par **renversement**, il me hait, est quelque chose qui donne une clé, une sorte de

cryptogramme qui nous permet de concevoir quelque chose dans le mécanisme de la persécution : il est bien clair que c'est devenu entre temps ce « il » qui maintenant me hait. C'est là qu'est tout le problème, car le caractère démultiplié, neutralisé, vidé, semble-t-il, de je ne sais quoi que nous allons essayer de dire, et qui n'est autre que sa subjectivité, le caractère de signes indéfiniment répétés que prend le phénomène persécutif, /.../, est quelque chose qui en désigne l'énigme, à savoir ce qu'est devenu l'autre, le partenaire au cours de la transformation. »

On est à même aujourd'hui de s'interroger sur le fait de savoir si le terme de *Kehre*, dont use Heidegger, en tant que retour, non pas au sens d'un révisionnisme ni celui d'un fondamentalisme, mais au sens d'un retour de ce qui a été forclos, omis, oublié, et dont la fonction a été accentuée par Lacan lorsqu'il énonce « qu'on dise reste oublié », oublié « dans ce qui se dit derrière ce qui s'entend ». Ce qui aujourd'hui se trouve omis c'est la dignité de l'acte, de l'acte de dire. Dire comporte des périls, alors même que l'on sait, de Wittgenstein à Lacan, en passant par les mystiques, que l'essentiel ne saurait être dit, sinon entre les lignes. Notamment ce qu'on pense, surtout chez ceux auprès de qui la pensée est en son aître. Mais la question rebondit avec Lacan lorsqu'il s'interroge de savoir : « où situer ce qui est su avant que ça ne se sache? » Une réponse surgit de l'intérieur de la Cabbale : Avant que la Lumière ne se soit manifestée elle était là, concentrée. Où ça? Nous tenons aujourd'hui la réponse : au niveau d'un corps noir. Il suffit de le chauffer pour qu'il daigne libérer ses quantas d'énergie lumineuse.

**Analyse détaillée des occurrences des termes
« surimpression » et « surimposition » dans le texte lacanien.**

Une fois admis que les termes de surimposition et de surimpression n'interviennent pas au hasard dans le texte de Lacan il importe d'examiner cas par cas le contexte et les configurations langagières où ils se situent. A commencer par le terme surimposition. Ce dont un lecteur de Lacan doit être averti, est qu'on ne saurait se contenter d'un court extrait de son texte pour parvenir à en déchiffrer la teneur.



I (L04, p.420) Ainsi, notre première occurrence se situe au Livre IV du Séminaire de Lacan (aux éditions du Seuil), « La relation d'objet », leçon du 03.07.57, à la page 140. Examinant l'écrit de Freud sur Leonardo, Lacan note que les lecteurs de Freud ont tendance à le suivre avec « une entière paresse de l'esprit » et gobent ce qu'il leur propose comme cas de figure dans la biographie de Léonardo da Vinci, à savoir :

« cette sorte de superposition, de **surim**position d'une relation au sein maternel et une fellation, au moins imaginaire avec quelque chose qu'il pose tout de suite et d'emblée, et qui aurait aussi la signification d'une véritable intrusion sexuelle ».

Il nous importe d'écrire les couches successives de cette surimposition. La flèche → indique que « x emprunte quelque chose à (y) » :

1° (Mère : y) sein ← Leonardo (x)
2° Mère → penis (Leonardo)

Les relations ainsi posées sont en quelque sorte symétriques puisque Leonardo suce le sein de sa mère et que sa mère suce son penis. A ceci près que la première relation est réelle alors que la seconde est imaginée. Ce qui se trouve ainsi étagé c'est une demande à → l'Autre surimposée à une demande de ← l'Autre. C'est une modalité de l'échange qui reste intransitive puisqu'elle ne quitte pas le couple. D'ailleurs, à propos de la position de Leonardo, Lacan note plus loin cette : « singularité qui l'isole au milieu de ses contemporains ». A ces deux relations nous sommes en droit d'adjoindre, selon une suggestion de Lacan, une troisième, puisque les lecteurs gobent le texte de Freud, la bonne mère, à savoir son objet 'a'.

3° (Freud) texte ← Lecteurs

Toutefois cette captation symbolique du texte freudien par ses lecteurs est dite paresseuse, ce qui dénote de leur part ce que Badiou aurait nommé une position atone. En fait ils n'en tirent rien et surtout pas au sens d'une transmission. C'est une paresse-écran comme on dit un souvenir-écran. A ce propos nous avons une quatrième relation :

4° Milan → bouche (Leonardo)

Passons sur l'erreur de traduction dont est victime Freud à propos du souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, à savoir que l'oiseau en cause n'était pas un vautour mais un milan. Erreur principielle évidemment, réparée après coup par le fait que les archives du peintre et inventeur génial se retrouvent à Milan.

Lacan y va de son souvenir personnel qui a pour cadre Louqsor sur le Nil, où un milan lui a volé une orange au petit déjeuner. Il en est sûr, c'était un milan en raison de « sa queue plate en forme de gouvernail ». Ici nous sommes en droit d'évoquer (comme plus haut) le terme grec de πλατη. « Terme qui signifie la catégorie : surface large et plate ». D'où : la « mise à plat » : un fantasme de Lacan? Allez savoir. Toutefois Lacan se fie au flair de Freud. Ce à quoi nous avons affaire c'est à un dédoublement de l'objet, et le terme freudien d'*Entzweiung* convient parfaitement à ce cas. Il est clair que ce que Léonard voit dans son miroir est sujet à fluctuation. On passe ainsi du milan au vautour, mais à son tour le vautour se

dédouble. Il est question du vautour décrit par Horapollo en 1519, à propos de la sexuation duquel il y a fluctuation, puisque d'un côté on nous dit qu'il s'agit d'un animal (L04 p.424) « chez qui il n'existe pas de sexe femelle », et d'un autre côté on nous annonce que (L04 p.425) : « le vautour n'était que femelle de même que l'escargot ». Dans la suite de son discours Lacan aborde la question de la bisexualité selon Freud, puis celle de la sublimation, pour nous faire toucher enfin du doigt la « séparation du symbolique et du réel » (L04 p.429) en tant que corrélatrice de l'émergence du sujet de la science. Est-ce pour nous faire sentir qu'à l'époque de Léonardo il était encore légitime de confondre le réel et l'imaginaire? Toute la suite de sa démonstration tend à privilégier la thèse de la prévalence de l'imaginaire sur le réel ce qui tendrait à légitimer le type de surimposition de départ comme relevant de l'iR, à lire : imaginisation du réel. Ça se traduit par un trouble de la notion d'altérité. Dans le texte de Lacan, ceci n'apparaît que bien plus loin ((L04 p.430) :

« La position de Léonard de Vinci vis-à-vis de la nature est celle du rapport avec un autre qui n'est pas sujet, mais dont il s'agit pourtant de détecter l'histoire, le signe, l'articulation, et la parole, dont il s'agit de saisir la puissance créatrice. Bref, cet autre transforme le caractère radical de l'altérité de l'Autre absolu en quelque chose d'accessible par une certaine identification imaginaire. Cet autre, je voudrais vous le voir prendre en considération dans le dessin auquel Freud se rapporte, et où il remarque, comme une énigme, cette confusion des corps qui fait que saint Anne se distingue mal de la Vierge. .../ Que l'enfant dans le dessin de Londres prolonge le bras de la mère à peu près comme une marionnette [kukla] .../ n'en est pas moins saisissant. .../ C'est là quelque chose qui image très bien l'ambiguïté de la mère réelle et de la mère imaginaire. »

La séance se clôt sur un schéma (du style «Schéma L» de la page 53 des Ecrits) intitulé « L'inversion de Léonard ». Ici comme ailleurs rien n'est dit de « La légende de trois mariages de sainte Anne » (G. Albert, J-M. Parent, A. Guillemette, in *Etudes d'histoire littéraire et doctrinale du XIIIe siècle*. Première série).



II (L08. p.116) Dans ce second extrait, tiré du Livre VIII A (car il y eut exceptionnellement deux éditions successives de « l'Ethique », A & B, aux éditions du Seuil) du Séminaire, à la séance du 21.12.1960, p.116, il sera question du mythe d'Er, autrement dit de l'Androgyne primordial selon le récit d'Aristophane (dans le Banquet de Platon). Androgyne qui, étant au départ sphérique (kuklo, p.109), sera séparé en deux moitiés « tel un oeuf dur »; puis les génitoires qui étaient cachées seront ramenées de derrière par devant, exactement comme on le ferait de la visière d'une casquette. Les génitoires se trouvent dévissées tels les robinets de la baignoire chez le petit Hans, puis recollées comme sur une étoffe topologique et l'on saisit par là leur statut d'objets cessibles. Opérations permises dans un schéma de structuration du corps sur le mode imaginaire, ainsi que le souligne Lacan. Pour lui l'ensemble du mythe relève d'une *Verwerfung* de la castration (p.115).

C'est là que Lacan profère :

« Mettons ça ou non sous la rubrique du complexe de castration, il est clair que ce sur quoi ici le détour du texte insiste, c'est sur le passage des génitoires à la face antérieure, ce qui ne veut pas simplement dire qu'il vient là comme possibilité de copuler, de se joindre avec l'objet aimé, mais que littéralement le passage des génitoires [sur le devant] vient avec l'objet aimé dans cette espèce de rapport en surimpression, de surimposition presque ».

Ce « presque » trahit ici une hésitation quant à savoir à quel cadre structural faudra-t-il rattacher ces deux termes de surimpression et de surimposition, mais par la suite ça ne se reproduira plus. De par l'ornement qui lui est attribué, l'objet aimé est sensé se métamorphoser. Viendra-t-il pour autant à être subjectivé? Rien n'est moins sur. Notons simplement que la transformation que subit l'Androgyne primordial peut être envisagée sous l'angle de la **transition de phase** des

mathématiciens, dès lors qu'on a affaire au passage d'un être asexué à un individu sexué. Nous dirons qu'il s'agit d'une autre forme d'imaginarisation du réel (**iR**).



III (L08. p.304) Notre troisième exemple se situe encore dans le séminaire sur « l'Éthique » à la leçon suivante, et donc celle du 26 avril 1961, p.304. S'agissant de l'observation d'une femme souffrant de troubles obsessionnels, rapporté par Bouvet, on a un cas où, dans son imagination, la patiente associe, **surimpose** un pénis à une hostie. Il s'agirait donc de « chapeauter le pénis du sujet au moment de la pénétration », l'hostie jouant ici le rôle de cette peau de pêche qu'on utilise parfois à l'occasion de certaines inaugurations sexuelles. Peut-être est-ce conçu comme un condom ? Or, ce que je viens d'évoquer à l'instant, et qui fait partie de ces choses dont on parle, cette peau de pêche n'apparaît pas dans cette observation. L'hostie venant ici à la place de la peau de pêche prendrait ainsi son statut d'un discours rapporté, ce dont il n'est pas fait mention par Bouvet. Le « flair » psychanalytique restitue pourtant ce contexte langagier, et donc symbolique, en conférant à ma peau de pêche, et donc à l'hostie, l'office tenu dans la théologie chrétienne par la « présence réelle ». Voici donc l'extrait en question (L08 p.304) :

« La première chose qui vient aux yeux est ceci: *elle se représentait imaginativement des organes génitaux masculins*, on précise, *sans qu'il s'agisse de phénomènes hallucinatoires*. Nous n'en doutons pas. [Bouvet] En effet, tout ce que nous voyons nous habitue en cette matière à bien savoir qu'il s'agit de tout autre chose que de phénomènes hallucinatoires...

se représentait [en outre] imaginativement des: organes génitaux masculins, à la place de l'hostie. C'est dans la même observation que, plus loin, nous avons la dernière fois emprunté

les fantasmes sacrilèges qui consistent précisément, non seulement à **surimposer** de la façon aussi claire les organes génitaux masculins - ici on nous le précise *sans qu'il s'agisse de phénomènes hallucinatoires*, c'est-à-dire bel et bien comme tels en forme signifiante - à les surimposer à ce qui est aussi pour nous, de la façon symbolique la plus précise, identifiable à la **présence réelle**. [Mais encore] que ce dont il s'agisse ce soit, cette présence réelle, de la réduire en quelque sorte, de la briser, de la broyer dans la mécanique du désir, c'est ce que les fantasmes subséquents, ceux que j'ai déjà cités la dernière fois, souligneront assez. »

A première vue il s'agit donc de l'imaginarisation du réel d'un objet promu à la dignité de symbole et donc d'un cas du type **iS**, à lire : **déconstruction imaginaire d'un symbole**. Ça a la valeur d'un autodafé. Toutefois dans la suite de cette leçon Lacan propose d'envisager l'usage fait de cette hostie comme une tentative de combler un intervalle signifiant, tentative généralement itérative et compulsive mais qui pourrait figurer comme prototype de la phobie. En effet, un blason est susceptible d'être considéré comme une présence réelle au même titre que certaines icônes, de préférence non faites de main d'homme (*akeiropoiétos*). A cette époque Lacan assigne au grand Φ la fonction de tenant lieu du manque de signifiant, et tout à fait propice à combler les intervalles laissés vides pour le désir, de manière à ce qu'ils ne soient pas squattés par l'angoisse. En conséquence, je me contenterai de proposer ceci : l'incarnation (et donc l'hostie) fait trou dans le symbolique dans la mesure où la présence réelle, et donc Dieu, n'a nul besoin d'un corps où s'incarner. Par contre, le phallus symbolique (et donc le grand Φ) fait trou dans le réel.



IV (L08. p.350) Ne quittons pas ce séminaire sur « l'Éthique » sans rendre compte d'un quatrième cas de surimposition, ce qui nous sera l'occasion de nous mettre au diapason de Paul Claudel. Auteur qui, dans *Le Père humilié* nous offre une brochette de personnages ambigus que Lacan s'efforce d'exorciser. A propos de Sygne de Coufontaine, et de la substitution subreptice du *i* de 'signe' au *y*

de 'Sygne', il parle de surimposition de la marque. Mais pour une fois il nous donne d'avance les clefs de l'énigme lorsqu'il parle de l'incidence du symbolique sur la chair même. Le passage du marqué au non marqué doit être reçu comme une transition de phase. Voici donc un court extrait de ce texte (Livre XIII, L'Ethique, Ch. XXI, Leçon du 17.05.61 p.350) :

« Ces personnages sont des symboles que pour autant qu'ils jouent au niveau même, au cœur de l'incidence du **symbolique** sur une personne. Et cette ambiguïté des noms, qui leur sont par le poète conférés, donnés, est là pour nous indiquer la légitimité de les interpréter comme des moments de cette **incidence du symbolique sur la chair même**. Il serait bien facile de nous amuser à lire dans l'orthographe même donnée par Claudel à ce nom singulier de **Sygne**, qui commence par un S qui est vraiment là comme une invite à bien y reconnaître un signe (\$), avec en plus, justement, dans ce changement imperceptible dans le mot, cette substitution de l'y à l'i, ce que cela veut dire cette *surimpression* de la marque, d'y reconnaître, par je ne sais quelle convergence, par une géomantie cabbalistique, quelque chose qui vient rencontrer notre \$ par quoi je vous montrais que cette **imposition du signifiant** sur homme est à la fois ce qui le marque et ce qui le défigure. »

Il est a priori aisé de reconnaître dans cette imposition de la marque la façon dont le symbolique fait trou dans le réel ce que j'écris **SR**.



V (L17. p.90) Dans « l'Envers de la psychanalyse » (Livre XVII, Leçon du 11.02.1970, p.90) Lacan interroge la place de la psychanalyse dans le politique en ces termes :

« L'intrusion dans le politique ne peut se faire qu'à reconnaître qu'il n'y a de discours, et pas seulement l'analytique, tout au moins quand on en espère le travail de la vérité. La caractérisation du **discours du maître** comme comportant une **vérité cachée** ne veut pas dire que ce discours se cache, qu'il se planque. Le mot caché a en français ses vertus étymologiques. Il vient de **coactus**, du verbe coactare, coactitare, coacticare — cela veut dire qu'il y a quelque chose qui est comprimé, qui est comme une **surimpression**, quelque chose qui demande à être déplié pour être lisible. »

Notons d'abord que c'est le terme 'surimpression' qui succède ici à celui de 'surimposition', à quoi nous avons affaire jusqu'à présent. A la place de la fusion ou de l'épissure entre deux des dimensions R.S.I. lacaniennes que recouvre le terme de 'surimposition', nous avons, au titre de la 'surimpression' : une jonction (catégorème générique), un recel, un palimpseste, un intervalle, un accollement en forme de pli, qu'il s'agit de déplier afin d'accéder à ce qui est 'caché'. Pour sauter de 'caché' à 'cryptogramme' il m'a fallu personnellement en passer par le slave *scrito* (caché) et atterrir au scripto, comme il se doit, puisque c'est quelque chose à lire. D'où l'idée que ce qui est caché est écrit, ce qui nous ramène à la notion de discours. Il en est question dans la citation mais aussi plus loin dans cette leçon. La vérité cachée Lacan la cherche du côté d'un champ énergétique (p.93) qui serait celui de la jouissance, et que l'auteur baptise 'champ lacanien', probablement par analogie avec le 'champ freudien', à savoir celui de l'objet perdu. A cette fin il n'hésite pas à prendre des points d'appuis dans le champ de la thermodynamique et de l'information, puisqu'il va jusqu'à mobiliser le principe de Carnot-Clausius, ainsi que l'entropie de Mr Brillouin. L'évocation de ce dernier nous autorise à considérer la 'surimpression' comme une relation symétrique puisque Mr Brillouin postule l'équivalence entre l'entropie et l'information. Or, l'instant d'avant Lacan parlait de la transformation du plus-de-jouir en plus-value (p.94). On n'aperçoit où il veut en venir qu'à partir du moment (à deux minutes de la fin de la leçon) où il nous assène qu'à compter de l'instant où l'esclave est racheté (j'aurais pour ma part dit : « corrompu ») il « n'a plus rien à faire avec la jouissance ». Il m'arrive à penser, à

l'instar de Bailly et de Longo, d'augurer que ce qui est en jeu, c'est le cas de le dire, est le passage d'une dynamique linéaire (travail rime avec savoir) à une dynamique de type critique, où il y a disjonction entre le savoir et la jouissance. Que j'écris **I/R**.

Je m'en tiendrai là pour une fois, mais il est clair qu'il y aurait ici motif à interroger ce que Lacan dit par ailleurs du 'savoir supposé sujet'. Il y a aussi le problème posé par Freud dans la Traumdeutung à propos des relations logiques dans le rêve, notamment dans le cas où deux images se succèdent sans intermédiaire. Est-on censé interpréter l'une avec l'autre ? Mais aussi il y a-t-il lieu d'inventorier quelles sont les variétés de jonction qui nous sont proposées par Lacan au titre des variétés de cryptogramme qu'il sème çà et là ?



VI (L08. p.268) Une seconde occurrence met en valeur la surimpression et mobilise plusieurs choses que je résume. On se situe toujours dans le séminaire sur l'Éthique à la leçon du 12.04.1961, Lacan fait circuler une image qui est celle de Psyché accompagnée d'Eros, image peinte par Zucchi. Puis il fait référence à l'histoire racontée par Apulée à propos de Psyché, histoire qui s'étale « au plafond et aux murailles du charmant palais de la Farnésine » peints par les soins de Raphaël. Psyché porte des ailes de papillon, ce qui lui fait rejoindre le stéréotype antique de l'âme. Il y a aussi cette précision (p.266) :

« La thématique de cette très jolie histoire de Psyché n'est pas celle du couple. Il ne s'agit pas de rapports de l'homme et de la femme. Il n'est que de savoir lire pour ce qui n'est vraiment caché que d'être au premier plan et trop évident comme dans la Lettre volée ; ce n'est rien d'autre que les rapports de l'âme et du désir »

L'énorme bouquet très coloré qui nous cache le bas ventre d'Eros dans le tableau de Zucchi est là pour indiquer que derrière ce bouquet il n'y a rien à castrer puisqu'il n'y a rien à voir sinon le manque à être sexué d'Eros. Et pourtant le complexe de castration s'articule là quelque part. Voici la suite (p.268). L'image :

« se trouve illustrer ce que je ne peux aujourd'hui guère que désigner comme le point de concours de deux registres, celui de la dynamique instinctuelle en tant que je vous ai appris à le considérer comme marqué des effets du signifiant, et permettre donc d'accentuer aussi à ce niveau comment le complexe de castration doit s'articuler, ne peut même s'articuler pleinement qu'à considérer cette dynamique instinctuelle comme structurée par cette marque du signifiant. Et en même temps, c'est là la valeur de l'image, de nous montrer qu'il y a donc une superposition ou une **surimpression**, un centre commun, un sens vertical en ce point de production du complexe de castration dans lequel nous allons entrer maintenant. »

Cette présence du bouquet est notable dans le texte que Lacan est en train d'écrire (il nous le signale), sur l'illusion du vase renversé. Le bouquet de fleur se **surimprime** sur le vase dans le miroir de l'Autre. Dans ce dispositif, que Lacan nomme « illusion du bouquet renversé », les fleurs réelles S_1 , en vertu de je ne sais quelle harmonie illusoire, sont en quelque sorte phagocytées par le symbolique d'un vase S_2 (cf. *Ecrits*, p.674). Ici « le point de concours de deux registres » conduit à la constitution d'une paire ordonnée $\{(S_1), (S_1, S_2)\}$.



VII E35 À partir d'ici nous allons examiner un certain nombre de passages tirés des *Ecrits*. A la page 35 de l'édition de 1966 il est question (dans nouvelle *La Lettre volée* d'Edgar Poe) d'une lettre que le ministre s'adresse à lui-même, comme venant d'une femme. Il appartient à Dupin, le Sherlock Holmes de la nouvelle, d'éventer cette mystification et ce par un exploit¹. D'emblée il ne voit pas : « Cette singularité d'une lettre marquée du sceau de son destinataire », et il est loin de

¹ Exploit est à prendre ici au sens d' « exploit d'huissier ».

souçonner qu'il s'agit là d'une bévue de la part du ministre. D'où la suite du récit par Lacan :

« Mais que ce soit l'effet même de l'inconscient au sens précis où nous enseignons que **l'inconscient, c'est que l'homme soit habité par le signifiant**, comment en trouver une image plus belle que celle que Poe forge lui-même pour nous faire comprendre l'exploit de Dupin. Car il recourt, pour ce faire, à ces noms toponymiques qu'une carte de géographie, pour n'être pas muette, **surim**pose à son dessin, et dont on peut faire l'objet d'un jeu de devinette à qui saura trouver celui qu'aura choisi un partenaire, - remarquant dès lors que le plus propice à égarer un débutant sera celui qui, en grosses lettres largement espacées dans le champ de la carte, y donne, sans souvent même que le regard s'y arrête, la dénomination d'un pays tout entier... »

Ici je donne ma langue au chat. Car s'il y a de la part de Lacan quelque malice à user du terme 'surimposer' de cette manière ça doit être pour évoquer une autre surimposition, qui, elle, vaudrait son pesant de cacahouètes. A moins qu'il ne faille dire : l'homme est habité par le signifiant de la même manière que les lettres se surimposent, squattent les cartes de géographie. Disons (une fois de plus) que le Symbolique fait trace sur le Réel du corps (**sR**).



VIII E46-47 Toujours à propos de « La lettre volée » d'Edgar Poe, évoquant le fort/da du jeu de l'enfant à la bobine, décrit par Freud, Lacan continue comme suit :

« L'homme littéralement dévoue son temps à déployer l'alternative structurale où la présence (+) et l'absence (-) prennent l'une de l'autre leur appel. C'est au moment de leur **conjonction** essentielle, et pour ainsi dire au point zéro du désir, que l'objet humain tombe sous le coup de la saisie [*Zuhandenheit, Begriff*], qui, annulant sa propriété naturelle, l'asservit désormais aux conditions du symbole. A vrai dire, il n'y a là qu'un aperçu illuminant de l'entrée de l'individu dans un ordre dont la masse le supporte et l'accueille sous la forme du langage, et **surim**pose [dans la diachronie comme dans la synchronie] la détermination du signifiant à celle du signifié. On peut saisir à son émergence même cette **surdétermination** qui est la seule dont il s'agisse dans l'aperception freudienne de la fonction symbolique.

La simple connotation par (+) et (-) d'une série jouant sur la seule alternative fondamentale de la présence et de l'absence, permet de démontrer comment les plus strictes déterminations symboliques s'accommodent d'une succession de coups dont la réalité se répartit strictement « au hasard ».

La suite de son propos vise à montrer qu'à partir d'une série de coups de pile ou face répartis strictement au hasard il est loisible de montrer qu'il apparaît, au sein des combinaisons de signes + ou - repérables de la sorte, des impossibilités de succession, qui témoignent de ce qu'un certain type d'ordre se profile. Lacan insiste sur le fait qu'ainsi émerge un embryon de syntaxe apte à faire fonctionner un langage minimal. Se jouant de la contingence et du hasard, l'ordre symbolique fait trou dans le réel : **sR**.



IX E346 Nous sommes à présent dans « les Variantes de la cure » où Lacan examine toutes sortes de cas d'espèce se produisant dans la cure et généralement relatifs à la technique employée. Question : l'analyste doit-il rester sur son fauteuil tout au long de la séance et peut-il de temps en temps apparaître dans le champ de vision de l'analysant? C'est à ce propos que Lacan y va de son commentaire :

« Démystifiant le sens de ce que la théorie appelle « identifications primaires », disons que le sujet impose toujours à l'autre /.../ une forme imaginaire, qui y porte le sceau, voire les sceaux **surim**posés, des expériences d'impuissance où cette forme s'est modelée dans le sujet: et cette forme n'est autre que le Moi. Ainsi, pour en revenir à l'action de l'analyse, c'est toujours

au point focal de l'imaginaire où cette forme se produit que le sujet tend naïvement à concentrer son discours, dès lors qu'il est libéré, par la condition de la règle, de toute menace d'une fin de non-recevoir à son adresse. C'est même dans la prégnance visuelle que cette forme imaginaire garde de ses origines, qu'est la raison d'une condition qui, pour si cruciale qu'on la sente dans les variantes de la technique, est rarement tirée au clair : celle qui veut que l'analyste occupe, dans la séance, une place qui le rende invisible au sujet : l'image narcissique, en effet, ne s'en produira que plus pure et le champ en sera plus libre au protéisme régressif de ses séductions. »

Le terme 'd'impuissance' intervient dans certains cas de figure prévus par les quatre discours de Lacan. Les enjeux de ce vécu d'impuissance sont différents selon qu'on est impuissant à tenir son érection à la hauteur de ses ambitions (il est en effet des abonnés au *fiasco*) ou que ce vécu du « Je » correspond à des conditions d'existence qui lui sont imposées, voire surimposées. S'il est vrai que les fous sont libres partout et toujours ce n'est malheureusement pas le cas de tout le monde, et il est dit, à propos du cas du président Schreber, qu'il est des situations où l'on se sent tellement insuffisant à la tâche qu'elles peuvent conduire à la faillite du moi et donc à la psychose. Lacan ayant parlé des sceaux de l'autopunition nous voici dont en position de « brûler » pour ce qu'il en est de la saisie du sens de ces sceaux surimposés dont parle Lacan (**SI**).



X E511 Au niveau de l'occurrence suivante nous nous trouvons dans le texte des *Ecrits* intitulé : « L'instance de la lettre dans l'inconscient », où Lacan insiste sur le fait qu'un rêve ça se déchiffre, tout comme Champollion procédait avec les hiéroglyphes. Et il énumère les moyens dont dispose le rêve pour signifier, à savoir les procédés de décontextualisation ou de délocalisation (*Entstellung*), de condensation (*Verdichtung*) et de déplacement (*Verschiebung*). A propos de la condensation il écrit (p.511):

« La Verdichtung, condensation, c'est la structure de **surim**position des signifiants où prend son champ la métaphore, et dont le nom pour condenser en lui-même la Dichtung indique la connaturalité du mécanisme à la poésie, jusqu'au point où il enveloppe la fonction proprement traditionnelle de celle-ci. »

Or, cette condensation (*Verdichtung*) est au service du refoulement (*Verdrängung*) dont j'ai déjà écrit² qu'il s'agit là d'une épaisseur # qui correspond à une sorte de fusion du symbolique S et de l'Imaginaire I ; d'où l'écriture **S # I**. Ceci par référence au déni (*Verleugnung*) : noté **R # I**, et à la forclusion (*Verwerfung*) notée **S # R**.



XI E668 Dans ses « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache », Lacan construit un schéma optique destiné à illustrer l'illusion du moi :

C'est en effet parce et en tant que le Moi vient à servir à la place laissée vide pour le sujet, qu'il ne peut qu'y apporter cette distorsion qui, pour traduire en anglais l'Entstellung principielle en toute pulsion, est devenue maintenant le support dans notre vocabulaire d'une autre erreur : celle de croire que le problème de la psychanalyse serait de redresser on ne sait quelle courbure du Moi. Or ce n'est pas de l'épaisseur plus ou moins grosse de la lentille que dépendent les déformations qui nous arrêtent. Il en faut toujours une en effet, puisque de toute façon l'œil nu la comporte. C'est de ce que la lentille vienne à la place d'où le sujet pourrait regarder et s'y

² 1997, Trois fers sur l'enclume de l'objet petit 'a', (Journées d'étude de l'Association freudienne internationale à Namur, "États limites ou États sans limites", 21-22 septembre 1996), *Le Bulletin Freudien*, 1997, 29, pp.43-52, Revue de l'Association freudienne de Belgique.

place sur le porte-objet qui s'y trouve en fait ajusté quand le sujet regarde d'ailleurs, qu'il se **surimprime** donc, pour le grand dam de l'ensemble, à ce qui peut venir à y être lorgné.

Puisqu'il est du sort exemplaire des schémas, en tant qu'ils sont géométriques, disons-le, de prêter aux intuitions de l'erreur précisément moiïque, partons de ce que soutient d'indéracinable, l'imprudente figuration à laquelle Freud a donné cours des rapports du Moi au Ça : celle que nous appellerons l'oeuf-à-l'œil.

Lacan nomme par dérision **l'oeuf-à-l'œil** un schéma qu'il a critiqué (et que Freud produit à la page 252 du vol. XIII des G. W.), ce qui le met dans l'obligation d'en produire un meilleur. Ce qu'il fait ici (p.674) sous la forme du « schéma aux deux miroirs », ou encore du schéma dit du « bouquet renversé ». Ceci nous a déjà retenu à propos du tableau de Zucchi, mentionné en **III** ci-dessus et relève d'un autre point de vue, puisque là où, à propos d'Amour et Psyché il était question de surimposition du désir et de la demande, ici on a affaire à un autre aspect dès lors que l'œil qui regarde vient à se surimprimer sur ce qu'il observe. Il s'agit donc ici d'un effet de rabattement et de pli ainsi que nous en avons parlé en **VI**, à propos de la vérité cachée. Ici le pli est du type **R/I**, puisque l'image réelle de l'œil s'applique à celle observée dans le miroir de l'Autre.



XII E715 Nous abordons à présent le texte sur « La Théorie du Symbolisme d'Ernest Jones ». Le terme qui nous intéresse ici est celui de **surimpression** qui apparaît dans le contexte où il s'agit du symbolisme de Polichinelle, évoqué par Jones :

Comment n'y pas retenir la dominance du signifiant, manifeste sous son espèce la plus matériellement phonématique. Car, au-delà de la voix de fausset et des anomalies morphologiques de ce personnage héritier du Satyre et du Diable, ce sont bien les homophonies qui, pour se condenser en **surimpressions**, à la façon du trait d'esprit et du lapsus, nous dénoncent le plus sûrement, que c'est le phallus qu'il symbolise.

Ici Lacan interroge l'étymologie de Polichinelle de manière à montrer comment, sous couvert d'un phonétisme relativement réduit, toute une cohorte de significations émerge appendues au phallus. Dont il dit ceci :

Car le phallus, comme nous l'avons montré ailleurs, est le signifiant de la perte même que le sujet subit par le morcellement du signifiant, et nulle part la fonction de contrepartie, où un objet est entraîné dans la subordination du désir à la dialectique symbolique, n'apparaît de façon plus décisive.

La surimpression en question est conçue sur le mode du trait d'esprit et du lapsus, ce qui nous renvoie à l'analyse que fait Lacan ailleurs du terme « famillionnaire ». Terme issu de la surimpression des mots 'famille' et 'millionnaire' de manière à ne garder qu'une partie du sens que véhiculent conjointement ces deux mots. L'exemple de la méiose chromosomique au sein d'une cellule convient ici à ce qui se passe. L'intervalle entre les deux mots est comblé à partir d'éléments empruntés à chacun d'entre eux, dès lors qu'ils ont des sonorités en commun ('mill' dans fa-mille et 'mill' dans mill-ionnaire). j'inclinerais donc pour une jonction de du type **S/S'**.



XIII E755 Dans son texte « Jeunesse de Gide » Lacan s'intéresse « au rapport de l'homme à la lettre » (E739). Il rappelle que dans les *Cahiers d'André Walter* Gide s'invente une sœur morte, de manière à investir de son amour sa cousine Madeleine à la place de l'objet manquant (« le style c'est l'objet », disait Buffon, E740), place exclusive susceptible de justifier l'amour qu'il lui porte. Puis il

poursuit :

Et malgré M. Jean Schlumberger, il n'y a pas lieu de faire bon marché de ce que Gide dans ses derniers combats pour amener Madeleine au mariage, écrive d'elle à Valéry : « C'est Morella. » Femme de l'au-delà, reniée en sa fille, laquelle meurt quand Poe l'appelle par son nom qu'il fallait taire... Le **cryptogramme** de la position de l'objet aimé par rapport au désir est là, dans sa duplication sur elle-même rappliquée. La seconde mère, celle du désir, est mortifère et ceci explique l'aisance avec laquelle la forme ingrate de la première, celle de l'amour, vient à s'y substituer, pour se **surimposer**^{l(sic)} sans que le charme en soit rompu, à celle de la femme idéale. Reste à savoir pourquoi le désir et sa violence, qui pour être celle de l'intruse, n'était pas sans écho dans le jeune sujet (Jean Delay le souligne très justement), n'ont pas rompu ce charme mortifère.

Nous avons supprimé trois notes en bas de page (ici omises), gardant la quatrième attachée au terme 'surimposer' et qui formule : « Le livre de Jean Delay est plein de ces témoignages d'un phénomène banal, mais qui prend ici son relief du ravage où il s'inscrit, Cf. Ainsi soit-il, p.128. » Quoi de plus banal, en effet, que les dissentiments entre une belle fille (encore que putative dans le cas de Madeleine Rondeaux, cousine et future épouse de Gide, ici épinglée du qualificatif « mère du désir » et, comme telle, déclarée mortifère par Lacan) et sa belle mère, et donc la mère trop aimante d'André. Pourtant, le terme « ravage » [gavera, agrave,] pose problème. A propos de cette mère (et c'est par là qu'elle se démontre « phallique »), Jean Delay est censé, selon Lacan (E749) s'arrêter : « à ce qu'on ne peut déplacer qu'en vain pour voir derrière ». Tel l'énorme bouquet de fleurs dans le tableau de Zucchi, ce qu'elle cache : c'est le rien, à quoi Gide s'empressera de s'identifier. Notre embarras vient de ce que cette mère phallique est masquée par la seconde mère, elle « mortifère ». Si bien que ce vide se profilant derrière l'être maternel Gide ne cessera de le peupler de monstres (E750). D'où ce personnage de cauchemar, à savoir une femme voilée, « qui, son voile tombé, ne laisse voir qu'un trou noir ». Ce qui nous importe est que le fruit de cette surimposition des deux mères soit ce à quoi Gide devra s'identifier.

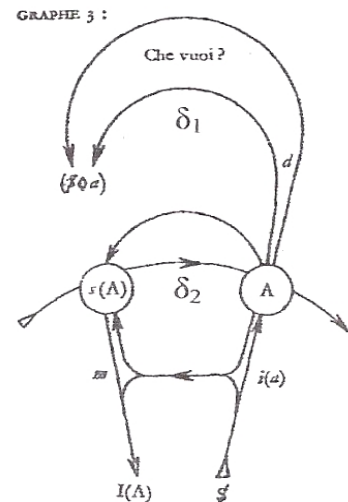
Afin de nous suggérer ce que serait la sexuation de Gide, Lacan dira que c'est en femme qu'il sera mué en tant que désirant et que la Putiphar se cache sous la Pasiphaé. Formule énigmatique, sauf à prendre en compte des 'on dit.' Selon certaines versions, Putiphar serait castré et donc dépourvu de postérité. Or sa femme couche avec le jeune Joseph puis tombe enceinte. Putiphar paraît d'abord déterminé à tuer sa femme puis finit par adopter l'enfant. Or, il semble bien que personne ne soit allé jusqu'à engrosser Madeleine. Il aurait peut-être fallu qu'elle imite Pasiphaé et qu'elle consente à se faire vache pour que le taureau la prenne. Mais même pas. Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'il en eut voulu. On peut se demander jusqu'à quel point Lacan prend son pied dans cette affaire, car il cherche quelque part à nous embrouiller. En effet, dans le tout début de son papier il parle de Proust, dont on sait, par ailleurs, qu'il a eu maille à partir avec une certaine 'madeleine', avec un 'm' minuscule.

Pour conclure sur l'équation : « 'mère du désir *mortifère*' se surimpose [#] sur 'mère de l'amour' », il est clair qu'elle indique un point fragile dans la subjectivité, que j'écrirais pour ma part **[R # S]**, à lire soit : 'sacralisation' du Réel, soit 'réalisation au pied de la lettre' du symbolique.



XIV E815 Avec l'occurrence suivante du terme hébreu : « **urim** » (qui a motivé notre recherche), nous sommes dans « Subversion du Sujet et Dialectique du Désir ». Texte accompagné de schémas dont nous reproduisons ici le plus achevé et que l'on trouve à la page 815 des *Ecrits*.

Il s'agit d'un graphe constitué essentiellement par la rencontre d'une boucle verticale (que Lacan nomme « réseau des emplois ») et d'une ligne horizontale (dite chaîne signifiante). Cette dernière se dédouble de manière à offrir une ligne supérieure (dite de l'énonciation δ_1) et une en dessous (dite ligne des énoncés δ_2). Et puisque ce graphe est destiné à montrer les axes selon lesquels fonctionne la parole dans sa rencontre avec le langage (et donc la structure) il y a lieu d'y distinguer ce qui relève de l'Imaginaire (le réseau des emplois), du Symbolique (la ligne de l'énoncé) et enfin du Réel (la ligne de l'énonciation). Ces trois éléments comportent des intersections (ou plutôt des croisements que je nomme 'jonctions'), auxquelles Lacan destine des fonctions spécifiques.



Fonctions qui se retrouvent sur un nœud borroméen à trois ronds susceptible d'être construit à partir de ce graphe. En réalité, le graphe est un peu plus complexe. Au point où nous nous focalisons dans ce texte il est question d'un noeud structural où se produit une faille, un indécidable, qui se présente au sujet sous la forme d'un *Que Vuoi ?* d'un « que veux-tu ? » angoissant. Question qui requiert une réponse codée du style du *Schibboleth* de la Bible. Réponse qui témoigne de ce que l'analysant dans la cure est parvenu à ce carrefour où il lui importe de cesser de répéter sa demande d'amour inconsciente (qui a été son lot jusqu'alors) et assume pleinement dorénavant son statut de désirant.

Je viens donc de reformuler à ma façon ce que Lacan tricote dans le fragment de son discours que voici :

« C'est pourquoi la question *de l'Autre* qui revient au sujet de la place où il en attend un oracle, sous le libellé d'un *Che vuoi?* Que veux-tu ? est celle qui conduit le mieux au chemin de son propre désir, - s'il se met, grâce au savoir-faire d'un partenaire du nom de psychanalyste, à la reprendre [cette question], fût-ce sans bien le savoir, dans le sens d'un : Que me veut-il?

C'est cet étage **urim**posé de la structure qui va pousser notre graphe (cf. graphe 3) vers sa forme complétée, de s'y introduire d'abord comme le dessin d'un point d'interrogation planté au cercle du grand A de l'Autre, symbolisant d'une homographie déroutante la question qu'il signifie. De quel flacon est-ce là l'ouvre-bouteille? De quelle réponse le signifiant, clef universelle? Remarquons qu'un indice peut être trouvé dans la claire aliénation qui laisse au sujet la faveur de buter sur la question de son essence, en ce qu'il peut ne pas méconnaître que ce qu'il désire se présente à lui comme ce qu'il ne veut pas, forme assumée de la dénégation où s'insère singulièrement la méconnaissance de lui-même ignorée, par quoi il transfère la permanence de son désir à un moi pourtant évidemment intermittent, et inversement se protège de son désir en lui attribuant ces intermittences mêmes. Bien sûr, peut-on être surpris de l'étendue de ce qui est accessible à la conscience-de-soi, à condition qu'on l'ait appris par ailleurs. Ce qui est bien ici le cas. »

C'est Freud qui a formulé le fait qu'au terme de sa cure le sujet doit se vivre, et donc se connaître, en tant que désirant. Chose qui, selon Lacan ne saurait être assumée sur un mode moïque que par intermittence. Il y a, sous jacent à ce *Che vuoi?*, l'impératif de se connaître soi-même, et donc sa propre essence, essence humaine dont un Spinoza fit un pur désir. Le moment de franchissement du fantasme (fantasme écrit $\$ \diamond a$, selon Lacan, à lire : « sujet barré, poinçon, objet petit 'a' ») a pour corollaire l'accès à ce que recouvre une écriture énigmatique produite par Lacan sous la forme S (A), qu'on lit: « signifiant du grand Autre barré », par opposition au grand Autre non barré qui figure sur la partie droite du graphe. C't'écriture désigne les effets produits sur le sujet du fait qu'il éprouve l'inconsistance de cet Autre, vue notamment sous l'angle de l'omniscience. Ce carrefour du fantasme, où désir 'd' et demande 'D' se surimposent, nous suggère l'écriture **[d # D ⇔ S # R]**.



tumim A) L05, p.429. Il nous reste à mentionner les deux occurrences du signifiant hébreu **tumim** dans le texte de Lacan (et donc dans le corpus qui sert de base à nos investigations), à condition de ne considérer que la suite consonantique : t,m,m. Ce qui justifie l'admission, dans notre corpus de citations, du terme **pantomime**. Ce terme surgit deux fois. La première occurrence apparaît dans le **Livre V** sur « Les formations de l'inconscient », à la séance du **4 juin 1958, p.429**. A priori ce n'est pas une bonne pioche puisque ce terme s'applique à une mère lambda :

« J'ai souligné l'importance essentielle des rapports parlés de l'enfant. Tous les autres signes, toute la **pantomime** de la mère, comme on le disait hier soir, s'articulent en termes signifiants qui se cristallisent dans le caractère conventionnel de ces mimiques soi-disant émotionnelles avec lesquelles la mère communique avec l'enfant ».

En quatre lignes tout est dit. Néanmoins, il se trouve que Lacan présente ce qui sera le graphe de la page 815 des *Écrits*, pour y pointer la « ligne du transfert » et la « ligne de la suggestion », qui correspondent à ce que j'ai nommé plus haut : ligne δ_1 (ou ligne de l'énonciation) et ligne δ_2 (ou ligne de l'énoncé), cette dernière étant le lieu où se formule, selon Lacan, la « **demande inconditionnelle d'amour** ». Entre les deux se situe le champ du désir (L05 p.429). Le terme **pantomime** connote ici le caractère feint, contrefait, des sentiments exprimés par cette mère. Pourquoi ? Parce que : « toute espèce d'expression des émotions chez l'homme a un caractère conventionnel. »

C'est sans appel (notons que dans un travail en cours nous examinons les

contextes où Lacan use du mot « feinte » ainsi que ses synonymes). Nous avons poussé le bouchon un peu plus loin en colligeant les occurrences de la suite consonantique t.m.n, dans les Écrits (et donc phonétiquement voisine de celle précédemment utilisée) et il est sorti une douzaine de « **sentiments** », un ou deux « **pressentiments** », et quelques « **châtiments** », avec en prime le constat étonnant qu'à partir de la page 181 des Écrits le terme 'sentiment' ne fait plus partie du vocabulaire lacanien. Par conséquent « le sentiment ment ». Tenons-nous le pour dit ! Là où les choses se corsent c'est quand Lacan introduit la notion d'identification, en précisant : « c'est sur la ligne de la suggestion que se fait l'**identification** sous sa forme primaire », à savoir « l'**identification** aux insignes de l'Autre en tant que sujet de la demande ». Sans compter que « l'**ambiguïté** reste permanente entre la ligne de transfert et la ligne de suggestion. » Avec la précision que voici : « de par notre présence, et en tant que nous écoutons le patient, nous tendons à faire se confondre la ligne de transfert avec la ligne de la demande ». Mais alors, dès lors que la confusion est possible, serait-il loisible de mimer le transfert, ou, inversement, de transmuier la suggestion en manœuvre hypnotique ? Une autre indication semble être de nature à nous mettre sur la voie (L05 p.459) : « il ne peut pas y avoir à la fois régression et identification. Les unes sont les arrêts, les stops des autres ».



tumim B) L06, p.357. Passons au Livre VI : « Le désir et son interprétation ». A la leçon du 22 avril 1959 (p.357), nous lisons un passage où Lacan donne la parole au père de Hamlet, au roi assassiné alors qu'il dormait : « J'ai été surpris dans la fleur de mes péchés. » Puis Lacan y va de son commentaire :

« Un coup vient le frapper, partant d'un point d'où il ne l'attend pas, véritable intrusion du réel, véritable rupture du fil de la destinée. Il meurt sur un lit de fleurs, nous dit le texte shakespearien, et la scène des acteurs va même jusqu'à nous reproduire, dans l'espèce de **panantomime** préliminaire, ce lit de fleurs sur la scène. Il y a là sans aucun doute quelque mystère, et dont aussi bien, dès le début, je vous ai signalé le contraste avec le fait si singulier que ceci, qui est l'irruption la plus étrangère au sujet dans le crime, est quelque chose qui paraît en quelque sorte compensé, contrasté de la façon la plus paradoxale par le fait qu'ici le sujet sait. Je veux dire qu'Hamlet est informé par son père qui sait ce qui est arrivé, et ce n'est pas là non plus l'une des moindres énigmes. »

Ici la formule : « intrusion du réel » mérite de revêtir toute son importance s'agissant du retour dans le réel de ce qui avait été exclu du symbolique. Ce qui fait retour pour Hamlet c'est évidemment le fantôme de son père qui égrène ses plaintes. La solution c'est le paiement de la dette. Le roi est mort sans que la dette de sang soit payée et Hamlet le sait. Ce que Lacan nomme la pantomime est un épisode qui se déroule devant le roi, ce roi dont personne ne sait qu'il a tué le père de Hamlet et que du coup il a épousé la reine Gertrude. L'important est que le roi soit présent mais il n'a pas l'air de faire le lien, au sens de s'apercevoir que ce qui est mimé c'est son acte criminel à lui. D'ailleurs Lacan en profite pour établir un parallèle entre Œdipe et Hamlet. La différence majeure est qu'Œdipe ne sait pas qu'il a tué son père, alors que Hamlet, lui, sait qui a tué son père. Sachons que selon Lacan : « L'œdipe, /.../ en tant qu'il est précisément chez le sujet, marque le joint et le tournant qui le fait passer du plan de la demande à celui du désir » (p.360). Mais aussi que le drame de Hamlet illustre « une forme décadente de l'œdipe » (p.359).

Seulement la décadence ici n'est pas à prendre dans un sens régressif. Il est la traduction du terme freudien d'*Untergang* qui indique la sortie de l'œdipe suite à son déclin, « ce déclin qui sera une péripétie décisive pour tout développement ultérieur

du sujet ». A plusieurs niveaux Lacan va évoquer la pantomime comme une sorte d'aiguillage susceptible de mener sur différents rails. Ici elle précède cet épisode majeur de la pièce, épisode connu sous le nom de 'scène dans la scène', qui est donc la représentation publique que foment Hamlet pour montrer qu'il sait et qu'il dénonce le crime du roi, tout en avouant son intention de le venger. La pantomime redouble en quelque sorte ce qui suit, mais aussi annonce et planifie cette autre scène, qui va se dérouler au pied du cercueil d'Ophélie, avec la fin tragique que l'on sait. Ça n'exclut pas une part de forfanterie sinon de comédie. Ce que Lacan retient du décor, au sein duquel se déroule la pantomime, c'est « ce lit de fleurs sur la scène » qui est là pour indiquer que sous ces fleurs il n'y a rien. Et c'est bien là le mystère dont parle Lacan à ce sujet. L'identification d'Hamlet à ce qui est couvert de fleurs (Ophélie) viendra plus loin. Ce qui nous retient ici c'est l'explication que Lacan donne au fait incompréhensible que Hamlet sache par un moyen dont on doit admettre qu'il est de l'ordre de l'irrationnel. D'où lui vient cette certitude de savoir ? La solution c'est : Hamlet a reçu un message de son inconscient. Message de type hallucinatoire véhiculé par le *Que Vuoi ?* Ici le graphe 3, reproduit ci-dessus, est à nouveau là pour éclairer notre lanterne. Le message inconscient s'inscrit sous le signifiant de Autre barré, $S(\bar{A})$. L'Autre n'est plus supposé tout puissant et omniscient. C'est en cela qu'il est barré en même temps que son savoir se trouve désupposé. Mais, s'il existe, plus par connivence que par convention, un savoir partagé quant à la phonétisation (au sens du Schibboleth, ou de quelque chose qui serait à la limite un signifiant asémantique, un 'clic' de la langue, par exemple), se pourrait-il que Hamlet soit en tout point innocent ? Ne serait-il pas déjà complice ? Son père, le roi n'a-t-il pas été zigouillé 'selon son vœu' ? Qu'en est-il de la responsabilité collective de ceux qui partagent la même langue et donc la même signifiante ? En ce point Lacan prend position : « Se peut-il ici, plus que n'importe où, que celui qui vient à jamais porter le témoignage de l'injure subie n'y soit pour rien ? Ceci, bien sûr, est la clé qui ne pourra jamais être tournée, le secret qui ne pourra jamais être levé ». C'est toujours comme ça avec Lacan. Plus on court vers la lumière plus l'ombre croît.

Une remarque en passant, faute de pouvoir conclure. Parmi les mathèmes qui ont fait courir ses poursuivants, le $S(\bar{A})$ mentionné ci-dessus est un de ceux qui ont suscité le plus de commentaires. Parmi ces explications il y a lieu de pointer un échantillon de ce que Lacan nomme « mystique psychanalytique » (L13, Leçon du 27 avril 1966), à savoir le fait de transformer certaines expressions idiomatiques en succédanés théoriques. C'est ainsi que le 8 février 1977 il a donné la parole dans son séminaire à un jeune psychanalyste, dont la contribution a été reprise dans *Ornicar ? Analytica* (volume n°6) sous le titre 'De la passe, les trois déplacements du sujet'. Il s'agit de la reprise d'un thème qu'on trouve dans la pièce 'Le dindon' de Feydeau, et qui est mis (à l'insu du sus-dit psychanalyste) au service de l'expression idiomatique : « un homme averti en vaut deux ». Evidemment passer de la demande au désir, du marqué au non-marqué, de l'étourdi à l'averti, est affaire de **changement de phase** et donc de transformation topologique, que l'expérience de la passe devait éclairer, mais dont le graphe de la page 815 des Ecrits ne suffit pas à rendre compte. D'où probablement le sentiment d'inachevé de l'auteur de l'exposé, qui, par la suite, s'est trouvé motivé pour en parler à diverses reprises et notamment dans une pièce de théâtre.

Ce dont il s'agit c'est d'un moment dans la cure, dont le *Que vuoi ?* se veut l'illustration, mais c'est tout à fait impensable d'omettre que sa survenue dans la cure est un effet de l'intervention de l'analyste au sein de « l'expérience »

psychanalytique. Statuer sur ces effets nécessitera un travail de laboratoire adoptant le dispositif de la passe. Depuis fort longtemps, parlant de la triade privation, frustration, castration, Lacan avait situé la privation comme ignorance par le sujet du fait premièrement : qu'il enroule sa demande d'amour selon une spirale qui décrit un tore, et qu'à terme : il est susceptible de se retrouver au point de départ sans se douter d'avoir fait le tour du tore. Quel est le point de repère qui lui permettra de savoir qu'il touche à l'autre rive, expression qui trouve son exutoire dans le nom de « Lancelot » ? Faute qu'un signifiant hors Autre puisse servir de repère, seule une double coupure analytique opère la mise à plat du tore de manière à autoriser cet après-coup du sujet éprouvant dans sa chair la déchirure entre savoir et vérité. Et puisque nous en sommes aux révélations de ce qui est caché, notons que Lacan illustre à plusieurs reprises l'identification au phallus imaginaire dans le registre spéculaire par le fait que ce phallus est dissimulé par un certain objet. L'exemple paradigmatique est celui du tableau de Zucchi : « Eros et Psyché », où un bouquet de fleurs semble masquer quelque chose alors qu'il n'y a rien à voir. Il en est de même à propos du lit de fleurs sur quoi repose le cadavre du père de Hamlet, et aussi quand apparaît : « ce qu'on ne peut déplacer qu'en vain pour voir derrière ». Enfin, cerise sur le gâteau : « la Putiphar se cache sous la Pasiphaé ». La même topologie concerne et l'hostie qui dissimule le pénis, et le sceau qui s'imprime sur la chair. D'où ma question : s'agit-il d'un stéréotype lacanien, ou d'une pièce maîtresse dans le puzzle de l'inconscient ? Faut-il y voir une des 4 fonctionnalités propres au poinçon \diamond dans le fantasme, notamment le produit Λ , en tant qu'il subsumerait les surimpositions, laissant les 'jonctions' et les surimpressions à la fonction disjonctive V , alors que l'imaginaire s'approprierait les relations d'ordre, du plus grand $>$ au plus petit $<?$

Je viens de donner ici même une version rationaliste du poinçon lacanien. Je m'étonne pourtant qu'à ma connaissance personne dans les milieux psychanalytiques ne soit allé jusqu'à lui donner une portée cryptographique.

En revanche, c'est ce qui est parfaitement développé dans le chapitre 105 du livre de Dan Brown : *Da Vinci code*. Ici le signe de la conjonction se mue en un triangle, voire une pyramide pointe en haut. Inversement la disjonction conduit à une pyramide pointe en bas. L'accolement des deux pyramides signifie idéalement l'union, l'hiérogamie, de l'homme et de la femme, ou encore celle de la lame et du calice³, voire celle de Yahwe et de Vénus selon le *Da Vinci code*. Il s'agirait même de la clef de voûte de l'énigme du Graal (une double « pierre cubique »). Or, Lacan lui-même, a produit une telle double pyramide, et je vous laisse le soin de vérifier dans quel Livre du *Séminaire* elle se trouve. Il nous a toutefois averti que l'acte sexuel n'est pas à chercher ailleurs que dans le fantasme. Fantasme qui se nourrit de la *vox populi*. Voix qui a l'air d'assimiler et de dénouer à la fois, ainsi que le montre l'exemple de l'étymologie du mot 'Graal'. Le politiquement correct intime à la Vox de dénouer ce qu'elle avait noué et en voici un autre exemple. Il existe en Lorraine un patelin nommé « Tuilley aux groseilles ». On est en droit de rêver de bonnes groseilles alors qu'il s'agit d'une déformation de « Tu y es aux grosses seilles ». Si la 'seille' évoque à la fois la source et le sein, ici ça fait référence à des sources à l'envers, des sources qui avalent l'eau, autrement dit à la capture souterraine d'un ruisseau. Ruisseau, sceau, vous me direz : « et le sceau de Salomon \star dans tout ça ? » La réponse de Lacan est pourtant claire : un psychanalyste trouve son bien le plus précieux dans la culture, c'est-à-dire parmi les 'Fleurs des fossés', n'en déplaise

³ Il existe sur Internet un site réservé à Marie Madeleine (Magdalena), d'où nous tirons ceci : « Nous avons choisi d'orthographier son nom MARYAM car le Y représente la Coupe Sacrée qui contient le sang très précieux du Christ, le Saint Sang, le Saint Graal, ou *sangreal*, c'est à dire en vieux français, le sang royal. »

aux préposés à la lustration des symboles.